

Georges Froccia

Flasquerie, laideur et folie

Dans le titre de mon intervention il y a flasquerie et laideur. Je pense à la flasquerie de la chair, à la laideur des corps, ses anomalies, ses différences. Pour beaucoup et depuis toujours, ce dévoilement du corps regardé à partir de sa matière s'avère indispensable pour penser la vie. Panser comme un pansement et penser comme donner une direction philosophique, spirituelle ou existentielle. Je fais référence également aux infirmiers, aide soignants, médecins, au corps médical en général. Nombreux sont ceux qui vont droit vers ce qui est nommé, a priori, comme laid. En parallèle, une doxa dominante et bien repérable va vers le beau. L'homme est dans l'obligation de travailler avec le laid et le beau et de produire simultanément des produits dérivés de ce beau et de ce laid. Je pense dans le monde de la création à des peintres, Lucian Freud, Bacon, à des danseurs comme Olivier Dubois, qualifié par certain critiques dogmatiques de « porc qui danse » car présentant un embonpoint ou encore le danseur amputé Hédi Thabet qui produit des spectacles époustouflants. Je pense aux écrivains Pétrone, Canterbury, Boccace.

LE BARON DES COURTES CUISSES

Depuis le début de cette saison 2014-2015, la lettre qui annonce nos interventions est accompagnée d'un court film. Merci à Nora qui assure cette illustration. Dans le film qui présente cette soirée, j'ai parlé de « la réversibilité des cendriers dans les trains auto-couchette » et du baron des « courtes cuisses ». Cette histoire des cendriers réversibles est vieille. Dans un groupe de formation, j'avais tiré au sort cette phrase à partir de laquelle j'avais dû improviser. Cette phrase avait été pour moi tellement saugrenue et en même temps tellement attrayante et fascinante que je l'ai faite mienne. Elle s'éructe automatiquement et régulièrement pour faire coupure lorsqu'une situation m'agace ou que je suis impatient. Cette phrase inaugure une envie de déconner. Ne soyez pas choqués, le mot con va être central dans cet exposé, il va être mis en place d'objet de travail. Quant à l'histoire du baron des courtes cuisses, c'est la même chose. C'est une blague qui m'avait fait hurler de rire : le pauvre baron essayait vainement de dégager ses génitoires de l'intimité de la baronne. La baronne faisait de son mieux pour aider le baron et n'y arrivait pas, ils étaient tous les deux coincés. Cet insolite, ce saugrenu, ce bizarre, ce rigolo me vient à l'esprit lorsqu'une situation me paraît conne. C'est pour détourner la connerie, la mienne ou celle des autres que me viennent à l'esprit ces histoires. J'improvise une coupure à une situation qui ne me convient pas. Je pense déranger par le déraisonnable. Il va beaucoup être question de connerie ce soir et je vous assure que c'est très sérieux. Pour que vous n'en doutiez pas,

sachez que Lacan traite ce thème de la connerie 17 fois dans ses séminaires.¹ Ouf ! Jacadi.

¹ Henry Krutzen, *Jacques Lacan, Séminaire 1951-1980, index référentiel*. Edition Economica, 2009.

L'état d'esprit de cet exposé étant donné, Je vais commencer par la notion d'anéantissement.

L'ANÉANTISSEMENT COMME VÉRITÉ

C'est par là que je commence pour arriver à mon objectif qui est d'aborder la particularité de la praxis psychanalytique.

Dans mon dernier exposé, j'ai bien appuyé sur cette notion d'anéantissement. Il y a un *savoir en soi* de son propre anéantissement et il y a nécessité pour tous les êtres humains d'en donner une représentation. L'anéantissement est un savoir conscient et une vérité dans notre inconscient. Cette vérité se dit clairement dans nos rêves et nos symptômes.

Il y a nécessité à donner des représentations de cet anéantissement, il y a nécessité également à produire des organisations qui pourraient faire front à cet anéantissement. Ce sont des constructions illusives qui cependant occupent majoritairement le genre humain. Humains qui chérissent le pouvoir puisqu'il permet toutes ces maîtrises illusives. On trouve la triade construction-pouvoir-maîtrise dans l'acte artistique, politique, religieux, économique. Ne l'oublions surtout pas, cette triade construction-pouvoir-maîtrise a toujours existé chez les psychanalystes. Elle est constante et universelle.

Notre quotidien est pétri d'histoires, appartenant à la réalité ou à la fiction, qui mettent en scène des combats, des meurtres, des corps blessés, mutilés, morcelés. Ces mises en spectacles, dont nous sommes friands, sont le pur produit de notre jouissance inconsciente et assouissent cette jouissance inconsciente dont la production dévoile cette triade. Ces mises en spectacle qui ont pour fonction, de *faire Avec ce savoir en soi*, cette vérité première d'anéantissement, ces mises en spectacle sont symptômes et *sinthome*. Je précise que le *sinthome*, est une superbe invention lacanienne pouvant être résumé comme un aboutissement réussi et satisfaisant de sa pulsion, de sa relation avec le *grand Autre* et de sa jouissance d'anéantissement.

Dans le titre de mon intervention il y a flasquerie et laideur. Je pense à la flasquerie de la chair, à la laideur des corps, ses anomalies, ses différences. Pour beaucoup et depuis toujours, ce dévoilement du corps regardé à partir de sa matière s'avère indispensable pour penser la vie. Panser comme un pansement et penser comme donner une direction philosophique, spirituelle ou existentielle. Je fais référence également aux infirmiers, aide soignants, médecins, au corps médical en général. Nombreux sont ceux qui vont droit vers ce qui est nommé, a priori, comme laid. En parallèle, une doxa dominante et bien repérable va vers le beau. L'homme est dans l'obligation de travailler avec le laid et le beau et de produire simultanément des produits dérivés de ce beau et de ce laid. Je pense dans le monde de la création à des peintres, Lucian Freud, Bacon, à des danseurs comme Olivier Dubois, qualifié par certains critiques dogmatiques de « porc qui danse » car présentant un embonpoint ou encore le danseur amputé Hédi Thabet qui produit des spectacles époustouflants. Je pense aux écrivains Pétrone, Canterbury, Boccace.

Qu'il s'agisse des constructions qui tendent vers le beau ou le laid, nous comprenons qu'il s'agit d'actions incontournables pour conjurer ou exercer une maîtrise ou refuser l'arbitraire auquel est soumis le sujet barré. Il me paraît important de préciser que la destruction et son produit, le détritus, sont une construction. Le risque, avec toutes ces constructions est de produire un arbitraire nouveau qui n'est en aucun cas un *sinthome* mais un symptôme de plus. Pourquoi la psychanalyse dans son inévitable désir de maîtrise par le biais de sa théorisation ne créerait-elle pas des symptômes ?

C'est pourquoi cette dyade laideur-beauté est un préambule nécessaire pour tisser quelque chose avec la praxis psychanalytique et cheminer vers sa particularité. Il me faut un canevas pour supporter ce tissage, un bon support, un bon canevas qui a à voir avec cette dyade, beauté-laideur. Le canevas que j'ai trouvé est d'une texture complètement fiable et présente. Comme le feu et l'eau, comme l'étincelle et les terribles feux que nous connaissons l'été, comme la goutte d'eau et les destructeurs raz de marée, ce canevas existe partout et prend toutes les intensités de la plus anodine à la plus destructrice, Je le répète, il contient la dyade beauté-laideur, Il s'agit de la connerie. La connerie qui part d'une organisation qui serait juste et qui ne pointe que le laid. Je vais développer tout cela.

LA CONNERIE COMME CANEVAS

La connerie se trouve partout, elle est indissociable de l'humain, c'est une organisation discriminatoire. À un premier niveau, nous sommes tous le con de quelqu'un d'autre et nous avons toujours un con à désigner à proximité de nous. « Qu'il est con ce mec », et bien souvent nous rajoutons, « il fait chier ». Nous arrivons à la formule classique, savourée et répétée : « il fait chier ce con ». Bien mieux, l'apothéose se trouve dans l'expression : « Il fait chier ce sale con ». Il y a une version autre, tout aussi parfaite : « il fait chier ce vieux con ». Les adjectifs sale et vieux ont un grand poids imaginaire et symbolique sur le versant du laid. Toutes ces formules qui existent au féminin, il faut le dire, pas de discrimination, toutes ces formules, stigmatisent l'insulté sur ce versant du laid, c'est ce qui explique leur succès. Cette association de mots est le résultat d'une organisation *imaginaire* et *symbolique* pour composer avec le *réel* tel que le définit Lacan. Le *réel*, c'est cet impossible, c'est ce qui nous échappe et nous terrifie. Nous en donnons des représentations alors que nous ne savons rien de lui.

Il n'y a pas longtemps, je me suis mis en colère et j'ai pensé : « Elle est vraiment conne celle-là ». Il est question d'une journaliste qui questionnait sur les milliers de voitures bloquées sur les routes de Savoie à la fin du mois de décembre 2014. Il lui fallait des responsables. Tous ces vacanciers incommodés, portés au rang de victimes, devaient pouvoir et devoir s'en prendre à quelqu'un. La journaliste ne laissait aucune place à l'imprévisible. Pour moi elle était conne car elle proposait qu'on pouvait tout prévoir et tout maîtriser.

La nomination con a pour fonction de pointer une différence difficilement acceptable. Cet inacceptable est une construction imaginaire et symbolique pour *faire avec* le *réel*. Le *réel* c'est l'impossible, nous donnons des

représentations à cet impossible. Le corps matériel, chimique, avec ses déjections, ses laideurs, ses anomalies, le corps cadavre, le corps nature avec les cataclysmes en font partie. Le nom commun, con, reprend toutes ces représentations car il renvoie à la matérialité du corps. Le con c'est le sexe féminin mais aussi les bourses masculines. Il renvoie au-dedans-dehors, aux liquides corporels, à la procréation dans ce qu'elle a de plus technique. Le corps dans sa dimension matérielle est pure représentation que nous donnons au *réel*. Le rajout de sale affine la direction, celle du verbe chier renforce le sale et le laid, introduit explicitement le déchet, le détritus. « Va chier sale con », « Va chier vieux con » sont deux variantes équivalentes. L'une pointe l'usine chimique que nous sommes, l'autre le corps dévalué et dégradé du vieux. Ces deux formules sont totalement adaptées : elles affirment ma relation au *réel* et je te dis que la tienne de relation au *réel* n'est pas la bonne. Quand je te traite de con, je dénonce l'inefficacité de ta construction, je te renvoie à ce qu'il y a de défaillant dans ta tentative de maîtrise. Bien évidemment je ne peux pas ne pas être le con de quelqu'un d'autre et si je ne suis pas trop con je devrais m'en réjouir.

Par contre, si je dois trop me protéger, si ma relation au réel est trop fragile, je ne peux pas entendre les autres constructions, tous les autres sont considérés comme des cons et je deviens par effet boumerang le con d'une majorité exponentielle.

De la goutte d'eau au raz de marée, de l'étincelle au feu de forêt, de l'engueulade entre copains à la fusillade de Charlie Hebdo, c'est toujours la connerie qui mène la danse. La connerie est un raisonné par rapport à un autre raisonné. J'ai envie de dire que la connerie ça raisonne avec le réel.

Il y a la connerie lourde, répétitive, figée, orthonormée, obsessionnelle ou paranoïaque. Cette connerie produit des incendies, des raz de marée, des cataclysmes. La folie est dans la possibilité de tenir des discours similaires et de produire les mêmes effets. La question qui pourrait se poser est la suivante : Y-at-il une différence entre certains cons et certains fous ? Y-aurait-il des cons, des fous et des *foucons* ?

CON, FOU ET FOUCON

Nous avançons vers la particularité de la praxis psychanalytique. Dans l'espace du langage, le con est du côté du laid. Le con fait partie du corpus linguistique du déchet, bidet, charogne, excréments, digestion, matière, merde, pollution, tripe. Le fou a été placé aussi dans ce corpus du laid et du déchet. Il dit quelque chose de radicalement différent qui ne peut être récupéré pour parer au *réel* puisque ce que disent les cons, les fous, et les foucons, c'est déraisonnable. Mon réflexe premier, qui est la maîtrise, est d'éliminer ce déraisonnable. Le psychanalyste devrait s'expulser du binaire et du manichéisme beau-laid, il doit pouvoir faire autre chose que de vouloir récupérer dans le discours du fou quelque chose pour se parer lui-même contre le réel.

Est-ce possible ?

La connerie défensive du psychanalyste peut se figer. Il peut être con comme un raz de marée ou un incendie de forêt. C'est ce qui se passe quand il va se supporter d'un savoir pour parer à sa relation au *réel*. Un psychanalyste devient con comme un tsunami lorsqu'il va bloquer sa praxis en un copié collé théorique qui le sécurise dans sa relation au *réel*. À cet instant le psychanalyste n'est plus. Il disparaît par peur de mourir, par peur de ne pas maîtriser. Et cependant, c'est la maîtrise qui tue.

Il n'en demeure pas moins que l'insupportable est une limite et nous ne pouvons pas ne pas la rencontrer un jour ou l'autre. Je me souviens du film, *Mater Amatissima*. C'est un film sorti en salle en 1981, c'est l'histoire d'une mère qui déraisonne volontairement à n'en plus pouvoir pour comprendre et aider son fils autiste. Cette mère s'oriente vers ce que propose Christian Fierens quand il s'adresse aux psychanalystes, cette mère essaye de penser la folie de son fils : « *Penser la folie, c'est penser la question de la raison jusqu'en sa déraison.* »²

² Pages 80-81.

La particularité de la praxis psychanalytique, c'est la mobilité de la pensée et de l'imaginaire pour pouvoir désinvestir la réalité. La praxis psychanalytique c'est prendre en considération tout ce qui est prédéfini comme devant être redéfini. C'est renoncer à se conforter dans ce que qui a été construit d'harmonieux. J'ai profondément adhéré au livre de Christian Fierens, *Comment penser la folie*, je le cite à nouveau : « *Le sujet de la pensée est dans la marge au-delà de la vie et y sacrifie le propre corps du sujet harmonieux. Penser implique la mise à mort de ce sujet harmonieux ; penser entraîne la mort de ce qui m'emprisonne dans l'être...* »³

³ Christian Fierens, *Comment penser la folie*, collection Eres, 2005, Page 60-61.

Ce déraisonnement par l'imaginaire et la pensée présente une limite. La mise à mort du sujet harmonieux aussi. À la fin du film *Mater Amatissima*, on voit la mère de cet enfant autiste donner lentement et sereinement des médicaments mortels à son fils qui les avale en toute quiétude. Elle tue son fils car elle ne pouvait aller plus loin dans le renoncement à ses constructions.

Quelque chose doit rester debout.

Ainsi, je reprends mon fil de l'insupportable. Jusqu'où le psychanalyste peut-il aller avec sa praxis et quand doit-il abandonner ? Ne soyons pas angéliques, comme l'imprévisible doit être accepté, le con, le fou ou le fou-con construit dans une déraison fortifiée, inébranlable et dangereuse, ça existe. C'est ici que la praxis psychanalyste bute. Il n'en va pas de même du discours psychanalytique, tel que Lacan le définit. Le discours psychanalytique peut toujours se déployer comme dynamique d'ouverture de la pensée. Cette ouverture est une croyance orientée vers des explorations d'espaces vierges, elle se trouve peut-être du côté de la réversibilité des cendriers dans les trains autocouchettes ou du côté des couilles coincées du baron des courtes cuisses.